

—Oh ! merci bien, mademoiselle ! —pardon, madame ! interrompit la voyageuse.

—Il ne s'agit pas de me remercier, mais de m'écouter, de me comprendre et de faire exactement ce que je vais vous dire. Vous allez dîner rapidement, garder la voiture que vous avez, la payer ce que le conducteur voudra, et aussitôt que cela se pourra, sans vous reposer, vous faire conduire au Havre.

—Mais, mademoiselle, je dois coucher ce soir à Caen, j'ai retenu ma chambre.

—Vous ne coucherez pas à Caen, vous n'y ramèterez pas les pieds. D'ici, vous allez au Havre, et vous prendrez immédiatement le bateau qui fait voile pour Liverpool.—ou tout autre port de l'Angleterre, s'il vous faut attendre seulement un jour.

—Faites excuse, mademoiselle, mais ce sont peut-être ces goddems qui m'ont dérangé l'esprit, voilà que je recommence à ne plus vous comprendre.

—Au contraire, ma pauvre fille, vous me comprenez très bien.

Germaine secoua sa tête rebelle, et sa physionomie prit une expression des plus perplexes.

—Vous entendez bien. Dans le cas où forcément vous ne pourriez partir sur l'heure, dit Mme Lachenal, dissimuliez-vous à tous les regards, à tous ans exception. Si vous êtes obligée de passer une nuit au Havre, descendez dans un grand hôtel chargé de nom, donnez-vous pour une femme de chambre anglaise qui va rejoindre ses maîtres, et ne parlez qu'anglais.

—Oh mon Dieu ! mais vous m'effrayez ! Suis-je donc encore com-

—Oui, ma fille ; le souvenir de ce fatal événement n'est pas effacé.

—Mais mes papiers ?

—Vous vous en passerez.

—Mais je ne pourrai pas me marier !

—Je crois qu'en Angleterre ces papiers ne vous sont pas indispensables.

—Je vous demande pardon, je tiens à être mariée pour tout de bon, moi ; ah ! mais !...

—Je crois qu'il y a moyen de s'en passer. Dans tous les cas, il le faut. Vous présenter ici à une mairie, ce serait vous jeter dans la gueule du loup. Vous êtes accusée, condamnée ; si on vous voit, vous êtes prise... perdue.

—Condamnée !... Mais c'est affreux, cela !... Je n'ai jamais fait de mal de ma vie, je suis inno-

cente comme l'enfant qui vient de naître.

—Qu'importe ! Il faut d'abord vous mettre à l'abri des poursuites.

Elle réfléchit deux secondes et s'écria :

—Décidément, non, mademoiselle ! Je ne suis plus une petite fille comme il y a douze ans, et je ne me sauverai pas une seconde fois.

—Mais, malheureuse, savez-vous ce qui vous attend ?

—Je suis innocente ; il faudra bien qu'on le reconnaisse.

—Mais des charges terribles pèsent sur vous. On ne vous croira pas, on vous enfermera, oh... oh... Oh mon Dieu ! je deviens folle aussi, moi ; mais savez-vous que c'est la mort !...

Elle tomba, épouvantée de ses propres paroles, sur sa chaise, et cacha son visage pour en dissimuler la terreur.

La servante, effrayée, la regardait bouche bée, ne sachant plus que dire.

Quant à Lachenal, il se démenait dans son fauteuil, livide, en sueur, l'œil hagard, les mains crispées.

—Innocente, s'écria-t-il, qu'en savez-vous ? Vous avez été non seulement accusée, mais condamnée. Il y avait contre vous plus que des soupçons, plus que des préventions, mais des preuves, des preuves irréfutables.

—Oh mon Dieu ! l'enfer s'en est donc mêlé ?

—Nous ne sommes pas vos juges et nous vous pardonnons. Mais fuyez, fuyez bien vite. N'essayez pas une lutte inégale avec la société et ne résistez pas à la loi. Nous le voudrions que nous serions impuissants à vous défendre. À l'heure qu'il est vous n'appartenez plus aux vivants, vous êtes la proie du bourreau, qui attend votre tête. Coupable ou non, vous ne sauriez lui échapper, si demain vous n'avez pas mis entre ce sol et vous l'immensité de la mer. Malheureuse !...

Lachenal eût continué ainsi deux heures. Ce qui se passait alors en lui était étrange. Il avait peur, tellement peur, que tous ses membres frissonnaient et que ses dents claquaient, et il voulait terrifier la pauvre fille. Il sentait que si elle n'était pas convaincue de la nécessité d'une prompte fuite, si elle se mettait en tête de lutter comme elle le disait, tout finirait par se découvrir, et qu'il était perdu. Mais il avait le désir, il n'était plus maître de ses paroles ; il parlait,

parlait toujours, autant pour se convaincre que pour s'étourdir. S'il cessait de parler, il tombait foudroyé.

C'est ce qui arriva. Sa femme l'ayant arrêté d'un regard, de ses lèvres jaillirent encore quelques paroles incohérentes, puis ses yeux se fermèrent convulsés, sa tête s'affaissa sur ses épaules, et il glissa au bas de son fauteuil.

Gabrielle ouvrit une porte donnant sur une autre pièce, et y fit passer Germaine.

—Attendez-moi ici dix minutes, dit-elle ; vous voyez dans quel état est mon malheureux mari ; je lui porte les premiers soins, et je suis à vous.

Elle referma la porte, alla à son mari, la ramena de corps et d'esprit, puis plus tranquille, appela sa servante, et lui commanda de servir à dîner à la personne qui attendait dans l'autre pièce.

Cela fait, elle songea au conducteur, qu'elle fit entrer, et auquel elle fit donner un bon repas. Tout ses ordres exécutés, elle rejoignit Germaine et s'enferma avec elle.

En quelques mots elle lui fit comprendre la nécessité absolue de fuir, et celle-ci, prise au dépourvu, sans qu'elle s'engagea sur l'honneur à ne pas perdre de temps.

—Pour vous dédommager, lui dit son ancienne maîtresse, tenez, ma fille, voici deux mille francs.

—Tiens, dit celle-ci, vous êtes encore plus généreuse que Mme de Frairière !

Elle frémit et fut près de déchirer en lambeaux les malheureux billets. Elle avait peur d'elle-même. Elle faisait quelque chose qu'avait fait Mme de Frairière... Mais elle pensa à son enfant, et cette pensée la rasséréna.

—C'est pour lui, dit-elle. Oh mon Dieu ! n'avez-vous bientôt assez éprouvée !

Germaine les larmes aux yeux, attribua cette agitation à l'état du maître de la maison, et compré- nant que sa chère demoiselle était encore plus malheureuse qu'il, lui baisa les mains et s'apprêta à remonter dans le patache.

En ce moment, ce fut plus fort que Gabrielle. Elle éclata en sanglots et tomba dans les bras de sa servante. Elle l'embrassa et la tint serrée contre elle. Puis, l'entraînant une seconde fois dans la pièce qu'elle avait quittée, elle referma la porte.

—Germaine, lui dit-elle, moi qui vous parle, moi la fille de la victime, je suis convaincue de votre innocence. Ainsi donc, quoi qu'il arrive, ne vous alarmez pas. Si vous arrivait une menace sérieuse, au dernier moment je serai là, et je vous sauverai.

(A suivre.)

LE VER DE TERRE

(FABLE)

Un ver de terre, aux sœurs mondaines, Songeait, dans sa demeure souterraine. "Oui, oui ! disait-il, j'irai et je verrai, Ce que cette terre peut ainsi me cacher." Le lendemain il fit des adieux touchants, A tous ses amis et à tous ses parents. "Oui, leur disait-il, je sors de ce cachet. Et vais vivre dans un monde beaucoup plus Je verrai les beautés de la nature, [beau, Leur charme, et j'entendrai leur murmure." Il termina en disant : "Adieu ! Adieu ! " Tous se mirent à pleurer, jeunes comme vieux, Mais bientôt tout tomba dans le silence, Les envieux se réjouirent de leur absence.

Ce ver de terre fit ses premières étapes, Dans un champ, un immense champ de patates. "Où j'ai dit il, marchons, marchons, à l'ins plus Et se disant, il en franchit un de loin. [loin." Il avança quatre jours et quatre nuits. Soudain, il vit un jardin. Il était midi, Les oiseaux lançaient dans l'air leurs chansons Et le soleil daigna sur lui ses rayons. "Voilà, dit-il, le pays que j'ai rêvé, Je vais m'y rendre, et je vais m'y installer. Il s'y installa, et pour sa nourriture, Mangea les tiges des fruits qui devenaient Et comme il était établi à l'ombre, [mûres. Son œuvre mortel attaqua les concombres. Plusieurs jours et semaines se passaient ainsi, Et les plantes mouraient en ayant la vie.

Le propriétaire de ce joli jardin, Cherchait depuis quelques semaines, mais en La cause du terrible fléau destructeur, [vain, Qui anéantissait le fruit de ses sursurs. Un jour il vint à passer par là et vit, Ce ver de terre, son plus cruel ennemi, "Oh ! dit-il, te voilà donc le fléau immonde, Qui sans cesse jette la terreur dans mes con- [combres. Ah ! te voilà donc misérable assassin, Qui jette la ruine et la mort dans mon jardin, Ta mort seule pourra racheter tous ces crimes. Tu mourras ; arme tes innocentes victimes." Une énorme hache était tenu par sa main, Avec la haine et la férocité de l'Indien, Il s'élança sur son redoutable adversaire, Une terrible lutte s'engagea, le sang couvrit la [terre, Mais, soudainement, dans un dernier effort, L'homme se faisant justice, lui donna la mort.

MORALE

Les Canarys, que le goût des voyages, Fait laisser la Patrie pour l'étranger, Pourrait bien faire comme ce ver volage. C'est un conseil, à vous d'en profiter.

Québec, 19 Janvier '95

(Signé) UN VIANDE

NOUVELLES CHANSONNETTES

DERNIÈREMENT PUBLIÉES

285 Les grues.
286 Ah ! la pauvre fille.
287 Ah ! quell' cigarette.
288 Les ingénues.
289 Il était 3 petits soldats.
90 Vive la rose.
91 Oh ! la ! la !
292 On peut s' tromper dça.
293 Pas grand'chose et pas beaucoup.
294 Un air de clarinette.
295 The man who broke the Bank at Monte Carlo.

Prix, 10 cts.

En vente au Bureau du CANARD, Montréal.

Boulevard St-Lambert